

Charles du Bos

Beaucoup d'encens et peu de soufre

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

Charles Du Bos,
Journal (1920-1925),
Buchen/Chastel,
Paris 2003, 1 092 p.

La vie de Charles du Bos est toute littérature. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit le contraire de la vie, selon le préjugé dont la littérature est trop souvent victime. Du Bos dénonce précisément ce préjugé à l'aide d'un mot admirable de John Keats qu'il aimait à citer. A la question : « Qu'est-ce donc que la vie ? », Keats répondait : « C'est la vallée où se façonnent les âmes. » Et Du Bos d'ajouter : « Sans la vie, la littérature serait sans contenu ; mais sans la littérature, la vie ne serait qu'une chute d'eau ininterrompue, privée de sens, qu'on se bornerait à subir, et que l'on serait incapable d'interpréter, de canaliser. » La littérature remplit une fonction hydraulique ; elle capte, recueille, conduit, élève le niveau des eaux. Elle est aussi l'électricité que l'homme fait jaillir de cette chute.

La vie de Charles du Bos fut celle d'un homme qui aimait à se réclamer de la définition de Térént : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ce mot d'humain aurait toutefois besoin d'être défini, car je suis bien sûr qu'il y a des pans de la nature humaine et des domaines entiers de la littérature que Du Bos n'a pas explorés, les jugeant peut-être en dessous de l'idée qu'il se faisait de la dignité ou de la bienséance humaine. Du Bos ne fait pas mystère, par exemple, de nous dire que le monde des passions peint par Balzac lui paraît grossier et débraillé. Je gage que Céline ne devait pas, lui non plus, entrer dans sa définition de l'humain.

Les préférences de Du Bos le portent naturellement du côté du subtil et du transcendant, là où l'exquis rejoint l'idéal, où la poésie tend la main à une certaine religion, où les muses inclinent au piétisme, du côté où l'on trouve à la fois Plotin et Novalis, l'abbé Brémond et Joseph Joubert. Mais on croise également dans ce cabinet de lecture des astres de moindre envergure, tels que Paul Bourget, Boylesve ou Jean-Louis Vaudoyer, tous fins lettrés et habiles romanciers au demeurant. Car rien de ce qui est beau en littérature, en musique et en peinture - ces trois muses marchent toujours de compagnie chez lui - ou de ce qui a l'intelligence du beau ne lui était indifférent.

La vie terrestre de Du Bos se passa donc à marcher vers des salles de concert, des expositions de peinture ou tout simplement de son appartement de l'île Saint-Louis à sa villa de la Celle-Saint-Cloud, avec sa serviette bourrée de livres et de carnets de notes ; ou encore à aller plus loin pour donner un cours dans une université catholique aux États-Unis, en lisant et en relisant beaucoup de choses et toujours à fond ; à écrire enfin ce qu'il lui était le plus naturel d'écrire : son *Journal*.

« Ma nature est à ce point religieuse, écrit-il dans son *Journal*, qu'elle l'est partout, dans toutes les zones de la poésie, de la musique, de l'art, du sentiment, des relations avec les autres... » Faut-il ajouter qu'il est heureux

que la foi - une foi dogmatique, précise et vertébrée, telle que la catholique - ait fixé certaines des dispositions étonnamment flottantes de cette sensibilité si religieuse.

Son *Journal* témoigne de ce qu'un tel amour a exigé de Charles Du Bos toutes les journées et toutes les heures de sa vie. Jusqu'à la quarantaine, il avait gardé envers la littérature une attitude d'amateur, d'amateur éclairé, mais d'amateur toutefois, au sens que Valéry Larbaud aimait à donner à ce beau mot. C'est-à-dire que par des lectures innombrables, il avait amassé une culture d'autant plus étendue que son héritage naturel reposait sur un double fondement, français et anglais (du côté maternel). Quant à écrire lui-même, il s'en était gardé jusque-là par une sorte de terreur sacrée pour le don de création littéraire.

Sous d'amicales pressions, il se décide enfin, et c'est l'une des grandes dates de sa vie, celle du 13 décembre 1919 qu'il note comme telle dans son *Journal*. C'est la date où l'homme du monde qu'il avait été se convertit à la littérature active et où il entre en littérature comme il serait entré en religion. Mais justement, et nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir, ce n'est pas en religion qu'entre Du Bos, mais en littérature. Et selon comment on voit la chose, la littérature est séparée de la religion par l'épaisseur d'une plume d'aile d'ange ou par toute la largeur et la profondeur du fleuve Styx.

Toujours est-il que Du Bos aborde la littérature avec une âme toute religieuse. A l'autel des Muses, il sera toujours l'officiant et le prêtre. Jamais l'amant ou même l'époux. Dans quelle chambre nuptiale les noces de Du Bos et de la littérature ont-elles eu lieu ? Car on ne peut tout de même parler de mariage blanc.

Tout le monde a longtemps cru que Du Bos était toujours riche, car il l'avait été un certain temps et que son exquise politesse d'homme du monde l'empêchait de parler d'argent. Mais son *Journal* nous le montre bien souvent en train de faire l'addition décevante des maigres ressources que lui rapporte tel ou tel article. Ce qu'on appelle gagner sa vie était au-dessus ou au-dessous de ses capacités. Entre la vie pratique et lui s'était élevée, sans qu'il y eût prêté la main le moins du monde, une sorte de muraille de Chine. Il lui fallut donc se contenter des besognes mal payées par les éditeurs que sont les directions de collections et les choix de manuscrits.

Impossible tri

Son *Journal* reçoit l'excédent des pensées moissonneuses à travers toutes les récoltes de la connaissance et de la dégustation. L'immense information que Du Bos avait engorgée autour de chaque livre et de chaque auteur se déverse pêle-mêle dans ce fourre-tout qu'on nomme « un journal littéraire ».

Notre-Dame de la Route

*Apprendre à prier,
à l'école de saint Ignace,*
du 2 au 4 avril (ve 20h - di 16h)

avec **Françoise Giraud**
et **Pierre Émonet s.j.**

Informations et inscriptions :

Notre-Dame de la Route,
17 ch. des Eaux-Vives, 1752 Villars-sur-Glâne
☎ 026 409 75 00, secretariat@ndroute.ch

L'article enfin écrit avec un scrupule infini, Du Bos garde les mains pleines de tout ce qu'il n'a pas dit, et cela fait un autre texte aussi riche que le premier. C'est ainsi que son *Journal* s'accroît de tous les prolongements que laisse en lui un entretien ou une correspondance avec tel ou tel. Ce tel ou tel étant le plus souvent un Gide, un Claudel, un Mauriac ou un Valéry.

Cela nous mène dans des méandres qui ne sont pas sans rappeler les incidentes de Proust, où il nous arrive de nous demander si la clé même de la critique n'est pas en train de glisser des mains ouvrières de Du Bos, cette clé qui est dans le mot « choisir » et qui, faute de ce sésame, ne peut rien ouvrir. C'est même assez stupéfiant d'intellectualisme.

Seulement cette critique, toute raffinée qu'elle est, reste humaine et subordonnée à ce qu'on pourrait appeler l'élévation spirituelle de l'âme. Nous n'avons pas encore versé dans l'intellectualisme conceptuel et scientifique d'un Barthes. Il y a de l'Amiel chez Du Bos, Amiel à qui du reste sont consacrées, comme par une rencontre symbolique,

les premières pages du *Journal*. Du Bos est un homme qui pense qu'il pense, et qui pense devant sa pensée comme Narcisse ou Brummell devant son miroir, pendant que monte inlassablement l'édifice analytique de ses raisonnements qu'augmente chacune de ces minutes pensives recueillies, comme un dandy échafaude la pièce montée de sa cravate. Ce journal est par ailleurs dicté. Il n'est pas écrit seul à seul dans le silence de l'âme. C'est une dictée d'idées en marche. Non que le moi de Du Bos ne s'y cherche sans cesse - et c'est le cas de dire ici que qui cherche est assuré de ne pas trouver.

A suivre ce voyageur dans le désert de ses notes et de ses citations, on finit par avoir soif d'une détente de l'esprit qui nous laisserait reprendre contact avec une vie et une nature qui ne seraient plus appréhendées à travers le filtre ou le microscope de l'art. On donnerait mille de ces pensées ingénieuses et profondes pour un pavé sous les pieds ou une goutte d'eau sur le crâne. Le cher Charles Du Bos n'aurait pas pu prendre à son compte l'éloge qu'il décerne à Valéry, d'être un homme à qui

la littérature ne faisait pas oublier la vie, le monde et même le demi ou le quart-monde.

« Narcisse », dessin de Paul Valéry.



Aspiration à l'émotion

Au lendemain de sa conversion, Du Bos éprouva la nécessité, ressentie par plus d'un néophyte, de rencontrer le démon. « Ce qui me fait encore complètement défaut, écrit-il, c'est l'état intérieur qui pourrait donner

le ton que je souhaite pour aborder le thème du démon. J'en suis à un tournant où je voudrais dépouiller, une fois pour toutes, ce ton d'argumentation tout intellectuelle, qui est trop le ton de "l'avoir raison", et rejoindre une nappe d'émotion qui me porterait jusqu'au rivage final. Sans doute qu'il est impossible de vraiment parler du démon sur le plan de l'argumentation pure. »

Cette petite phrase donne le ton de tout le *Journal* de Du Bos et la clé de sa problématique. Les curés de campagne de Bernanos ne se demandaient pas, eux, comment ils allaient pouvoir faire pour rencontrer le démon ni ce qu'il fallait faire pour lui être présenté. Ils le rencontraient tous les jours derrière les barreaux de leur confessionnal, ils vivaient sous son soleil, ils tremblaient dans sa nuit. Ils le croisaient au détour d'un sentier quand celui-ci venait leur proposer de les aider à porter un moment leur croix.

Pareil besoin (Gide l'éprouva lui aussi, mais il y avait chez Gide une part, si j'ose dire, naturellement démoniaque qui manquait singulièrement à Du Bos) semble aviver le goût de Dieu. Il témoignerait chez certains tempéraments de l'insatisfaction où les laisse le commerce des réalités divines.

Que pour Du Bos ces réalités aient été du domaine de l'expérience sensible, que la vie religieuse, au lieu de l'affranchir de sa jouissance d'esthète, n'ait au contraire été que le suprême objet de cette délectation, maintes pages du *Journal* en témoignent. Valeur, profondeur, qualité sont des termes parfaitement interchangeables sous sa plume ; ils désignent des facteurs d'atmosphère affective. Et la poursuite de cette atmosphère - depuis sa jeunesse jusqu'à l'époque de son *Dialogue avec André Gide* - à travers toutes sortes de contrariétés matérielles et physiques

constitue le fond vital de sa vie intérieure, ou mieux, de son temps vécu.

Par plus d'un trait, le génie créateur excepté, Du Bos évoque Proust et se dit lui-même un Proust chrétien. Or rien ne jure tant que l'accouplement de ce nom et de ce qualificatif. Quand il observe chez Gide l'absence d'afflux, de remontée de la mémoire, par opposition à Proust, il définit un aspect de sa propre appréhension des choses et des êtres. La remontée de la mémoire est bien constitutive de l'atmosphère sans laquelle Du Bos ne saurait respirer. Ainsi ses propres expériences religieuses, telles qu'il les relate dans son *Journal*, sont des objets de délectation morose sous couvert de problèmes spirituels. Il déguste et mastique la religion comme Hamlet déguste et mastique ses doutes et ses terreurs.

C'est là l'écueil d'une nature « angélique et religieuse » que de voir le mal où il n'est pas toujours, disons dans une certaine vulgarité, un certain laisser-aller de la vie, et de ne pas le voir là où parfois il se dissimule le mieux, dans le froissement d'une aile d'ange et dans un certain raffinement de la vie « intérieure ».

G. J.